



**HAL**  
open science

# Résilience verbale et traumatisme du langage. Approche psycholinguistique dans la communication. Réactions au texte de Michelle Van Hooland

Nathalie Auger, Béatrice Fracchiolla, Claudine Moïse

## ► To cite this version:

Nathalie Auger, Béatrice Fracchiolla, Claudine Moïse. Résilience verbale et traumatisme du langage. Approche psycholinguistique dans la communication. Réactions au texte de Michelle Van Hooland. Psychosociolinguistique, Les facteurs psychologiques dans les interactions verbales, L'Harmattan, pp.95-107, 2005. hal-02506164

**HAL Id: hal-02506164**

**<https://hal.science/hal-02506164>**

Submitted on 12 Mar 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Nathalie Auger [Nathalie.Auger@univ-montp3.fr](mailto:Nathalie.Auger@univ-montp3.fr)

Université de MONTPELLIER III

Béatrice Fracchiolla [bearfrac@yahoo.com](mailto:bearfrac@yahoo.com)

Université de TOULON

Claudine Moïse [Claudine.Moise@univ-avignon.fr](mailto:Claudine.Moise@univ-avignon.fr)

Université d'AVIGNON

## RESILIENCE VERBALE ET TRAUMATISME DU LANGAGE :

### APPROCHE PSYCHOLINGUISTIQUE DANS LA COMMUNICATION

*Réactions au texte de Michelle Van Hooland*

#### *DISCUSSION*

Introduction :

Nous tenions à remercier les organisateurs de la Journée ainsi que Michelle Van Hooland pour son texte. Sa réflexion sur les facteurs psychologiques dans les interactions verbales est particulièrement intéressante et impulse un réel dynamisme aux sciences du langage. Elle s'attache en particulier à mettre en lien différents auteurs provenant de divers champs disciplinaires : sociologie, linguistique de l'énonciation, ethnographie de la communication, éthologie, psychologie et surtout, de notre point de vue, analyse des interactions verbales.

Nous allons brièvement décrire ces relations en montrant comment elles peuvent faire écho à l'étude que nous menons sur la " violence verbale " à l'Université d'Avignon. Cela nous permettra d'observer comment maltraitance et violence verbale s'articulent dans la

perspective de la résilience. Nous dégagerons enfin une série de questions que nous mettrons en débat.

## **1. Lien entre les différents champs disciplinaires**

Le texte de Michelle Van Hooland propose une vraie réflexion sur les interactions verbales. Depuis la popularisation des théories de l'énonciation avec des auteurs comme Benveniste, Culioli, Kerbrat, Authier-Revuz ou Charaudeau pour ne citer qu'eux, le Sujet parlant se voit considéré en tant que tel dans les études. Cependant, ces recherches n'ont guère fait le lien entre les facteurs psychologiques de ce *Je* et le *Je* du langage, ni dans les analyses de discours (littéraire ou journalistique par exemple) ni même à partir des études de terrain. Parler de facteurs psychologiques renvoie forcément à des recherches qui mettent les sujets, et non les groupes de sujets, au cœur de leur travail. La distinction est de taille. En sciences du langage, on entend souvent que les études d'orientation clinique ou par entretien individuel auraient peu de portée générale. Elles ne seraient pas pertinentes pour l'analyse de groupes comme, par exemple, celui des enfants maltraités ou des couples mixtes<sup>1</sup>. Cette réticence à passer de l'enquête micro aux résultats macro s'accompagne aussi d'un manque de lien entre les laboratoires de psychologie et ceux de linguistique. Ce rapprochement est toutefois plus évident du côté de la psychologie sociale<sup>2</sup>, notamment pour ce qui est de l'analyse des représentations.

De cette façon, si nous voulons cerner la personne humaine dans ce qu'elle est, ce qu'elle exprime, nous devons aller voir du côté des facteurs psychologiques. Combien de fois avons-

---

<sup>1</sup> Voir à ce sujet, entre autres, les articles :

Auger, N. et Moïse, C., 2001, « Choix des prénoms des enfants dans les couples mixtes », Actes du colloque du LACIS, 17 juin 2000, *Langues en contact et incidences subjectives*, Traverses numéro 2. Pp 35-51. Université Paul Valéry, Montpellier III. 2001.

Auger, N. et Moïse, C., 2004, « Co-construction de l'identité méditerranéenne dans les interactions verbales de couples franco-arabes », *La Méditerranée et ses langues*, Actes du colloque de Montpellier, 21-22-23 mars 2002, in Boyer, H. (sous la dir.) *Langues et contacts de langues dans l'aire méditerranéenne*. Pp 39-51. L'Harmattan, collection « sociolinguistique ».

nous présenté dans nos cours le schéma de la communication de C. Kerbrat-Orecchioni (1980) qui montre que “ les déterminations –psy ” jouent un rôle dans la conversation, sans savoir vraiment comment nous allions pouvoir les appréhender d’un point de vue de la recherche ?

### ***Position de Michelle Van Hooland***

Son travail est celui d’une chercheuse engagée, qui forme des personnels soignants et qui s’intéresse depuis plusieurs années à la place du langage dans la maltraitance et dans la résilience. Pour elle, une approche psychosociolinguistique peut rendre compte de cette question. L’ancrage théorique est exposé dans le détail et avec finesse tout au long de l’article. Il n’y a pourtant pas d’analyse de corpus dans ce texte long (une quarantaine de pages) même si trois annexes, sous forme de tableaux, synthétisent les actes de langage prototypiques de la communication ordinaire et de la communication maltraitante au niveau du contenu et des actes eux-mêmes.

### ***Méthodologie sociolinguistique***

Face aux propositions de travail de Michèle Hooland, différentes questions méthodologiques nous sont apparues :

- Les divers temps d’élaboration du corpus pour un travail sur la résilience. De notre point de vue, trois moments seraient à distinguer :

1-Temps de la maltraitance (avec ou sans violence verbale)

2-Moment de la prise de conscience et début de la résilience (éventuellement avec un tuteur ou en réaction à d’autres interactions verbales ordinaires)

3-Séquences de maltraitance en phase de résilience.

---

<sup>2</sup> Voir les enquêtes de Moscovici par exemple.

- Place du récit de vie des adultes anciennement maltraités et sur le sens de leur parole rétrospective. Se pose, en effet, la question des représentations de la situation passée maltraitante (construites *a posteriori* dans leur récit adulte) par rapport aux interactions verbales réelles vécues dans l'enfance. D'un point de vue analytique, cette mise en récit de soi, par le travail de mémoire fait sens et reconstruit le sujet, le posant en devenir. Mais d'un point de vue linguistique, le récit ne sera que la représentation d'interactions et de moments passés.

- Recueil du corpus. Il semble difficile de travailler sur ce sujet d'un point de vue déontologique (impossibilité d'enregistrer des situations de maltraitance ou thérapeutiques...).

## **2. Lien avec notre projet sur la Violence verbale**

### ***La montée en tension***

Nous avons observé que face à la violence verbale, les stratégies d'affrontement sont diverses d'où l'intérêt de croiser nos travaux afin de voir quelles stratégies utilisées par l'enfant maltraité seraient propices à des formes de résilience. Cela nous a permis de mettre en évidence ce que nous avons défini comme la montée en tension dans la violence verbale.

Nous avons donc dégagé les étapes suivantes<sup>3</sup> :

#### ***-1ère étape : la violence potentielle***

On parlera de *violence potentielle*, lorsque la violence est liée à la personne elle-même, à son agressivité comportementale, ou lorsque cette violence est à rattacher à un contexte supposé violent, construit à travers des représentations ou mises en scènes médiatiques, comme le sont les images renvoyées des banlieues<sup>4</sup>.

#### ***- 2ème étape : la violence embryonnaire ou amorce de la violence verbale***

---

<sup>3</sup> Voir Auger N., Moïse C., (à paraître), " Violence verbale : malentendu et mésentente" in *Le malentendu*, actes du colloque de l'Université de Sousse, avril 2004.

Comme nous l'avons montré par ailleurs<sup>5</sup>, il existe des éléments identifiables linguistiquement révélateurs d'une amorce de la violence verbale. On peut noter parmi eux, *l'agressivité* avec changement prosodique et posture particulière du corps, *le harcèlement verbal* avec répétition interactionnelle dans différentes séquences conversationnelles, *les joutes verbales* caractérisées par des changements de registres verbaux. A ranger dans ces figures, toutes sujettes à l'intersubjectivité des locuteurs, *l'impolitesse* et *l'incivilité*. On considère *l'impolitesse* comme une rupture des rituels conversationnels interpersonnels (refus de dire bonjour) tandis que *l'incivilité* serait à prendre du point de vue des codes sociaux (utilisation du téléphone portable dans le train par exemple).

L'amorce de la violence verbale est " lancée " par un locuteur A et va entraîner certains modes de réactions de la part du locuteur B.

### **- 3ème étape : la violence cristallisée**

Face aux attaques de A, le locuteur B peut adopter différents comportements, notamment entrer résolument dans le conflit et prendre part à la montée en tension. Dans ce cas-là, il est fait usage de *l'insulte*, de la *menace* (souvent dans une forme d'injonction physique, " je vais te casser la tête " ), du *mépris*, actes pragmatiques repérables dans le discours à forte valeur perlocutoire (Moïse, C., 2004)<sup>6</sup>. La montée en tension se joue et se rejoue dans les différentes prises de parole des locuteurs où A et B interchangent leur place dans une joute verbale.

Cette entrée marquée dans la violence verbale peut être dépassée ou évitée à travers d'autres résolutions conversationnelles. Le locuteur B peut tenter de mettre un terme au conflit par la négociation, qui portera sur l'objet même du conflit ou sur la relation interpersonnelle. Dans

---

<sup>4</sup> La violence verbale est à relier au contexte général de communication, forme de *climat général* (Galato, R., Mizzau, M., 1998, " Conflit conversationnel et malentendu : quelques relations possibles ", *La linguistique* 34-1, p. 151-164:1998 :157).

<sup>5</sup> Auger, N., Fillol, V., Lopez, J., Moïse, C., 2003, « La violence verbale : enjeux, méthode, éthique », *France, pays de contacts de langues*, Actes du colloque de Tours, 9 et 10 novembre 2000, Cahiers de l'institut de linguistique de Louvain : 137-150

<sup>6</sup> Moïse, C., 2004, « Postures sociales, violence verbale et difficile médiation », *Les médiations langagières* (Dir. Delamotte-Légrand), Actes du colloque de Rouen, 7-8 décembre 2000, presses de l'université de Rouen : 335-349

ce cas, il faut que les deux locuteurs soient capables de “ s’entendre ” hors de tout sentiment d’atteinte à la face (ce qui implique une forme d’humilité voire une conscience empathique réciproque ou l’autre ne serait plus une menace). Y a-t-il place pour un début de résilience lorsque l’enfant tente une réappropriation de la parole, forme de négociation ? Dans quelle mesure et sous quelles formes est-ce possible ? L’enfant peut aussi décider pour la fuite ou l’évitement. La fuite consiste à se taire ou à partir physiquement, ou encore à opter pour un changement thématique (“ bon parlons d’autre chose ”). L’évitement consiste à rester dans la thématique sans contre-attaquer (“ c’est pas moi ”).

#### *- 4<sup>ème</sup> étape : la violence physique*

Au-delà de la violence verbale, l’ultime recours pour se faire entendre est la violence physique dans une forme de passage à l’acte souvent annoncé pragmatiquement – par la parole ou le mimo-gestuel - dans les montées en tension (“ si tu continues, ça va mal se passer ”).

Comment alors faire des liens entre violence verbale et processus de résilience ? À travers quelles stratégies interactionnelles ?

Il faudrait suivre ces pistes pour voir quel modèle de communication développe l’enfant résilient et quel est le schéma de communication qui se construit (p.15). En ce sens, si, comme nous l’avons nous aussi analysé dans la montée en tension caractéristique de la violence verbale, le conflit comporte des règles interactionnelles (p.5), l’enfant résilient pourrait jouer de ces règles, adapter ses comportements pour un moindre mal langagier. Il conviendrait alors de les repérer et les analyser.

Il serait intéressant aussi d’analyser comment se jouent les différentes “ fidélités ” à chacun des parents en situation de maltraitance (p.19) ; quels sont les jeux interactionnels dans les différents stades de la maltraitance : les schémas communicatifs sont sans doute différents

selon que l'enfant est simple spectateur, qu'il se rapproche d'un parent, qu'il le protège, qu'il participe enfin de la maltraitance, selon le " stade " résilient dans lequel il se situe.

### ***Performativité et tiers***

La prise en compte de la parole comme performative et thérapeutique, au-delà du simple et strict contexte thérapeutique habituel, apporte une autre dimension particulièrement intéressante dans le lien entre maltraitance et violence verbale. Selon cette perspective, on envisagerait que toute parole puisse être performative dès l'instant où elle permet à l'enfant d'établir ou de rétablir une relation de confiance dans la parole d'autrui, et cela en dehors, justement, de l'adulte maltraitant, en la parole de qui l'enfant ne peut plus avoir confiance. Cela donne une importance marquée à l'altérité sociale et à la relation extérieure au cercle familial pour briser la référence unique. Le rôle de la parole *soignante* est tout à fait fondamental, mais il semble aller bien au-delà de la parole prononcée avec *la volonté de soigner*. Beaucoup de paroles se trouvent être soignantes ou du moins bénéfiques d'une façon ou d'une autre, provocatrices d'un changement ou déclencheuses d'une prise de conscience, etc. de manière tout à fait inconsciente de la part de celle ou de celui qui les prononce. Et le contraire est également vrai, y compris de la parole du thérapeute qui recherche ce type de performativité positive et se trouve volontairement orientée dans ce sens rassurant, structurant, rééquilibrant de la réalité du " je " par rapport à la réalité d'" autrui ", mais qui peut aussi parfois être désastreuse. De là émerge une idée qu'il est peut-être possible de généraliser, qui revient à affirmer que l'équilibre et la construction du moi viennent de la diversité - et donc de la diversification dans le cas de l'enfant - des référents et des repères, ce qui n'est pas forcément le discours le plus fréquent. En effet, il n'est pas rare d'entendre les parents parler de la nécessité " de protéger " -d'enfermer ?- l'enfant dans un certain nombre de repères et d'habitudes pour ne pas le troubler. Sans doute y a-t-il là aussi, entre les deux, un



équilibre à trouver et l'aptitude à "s'adapter" à de nouvelles personnes, de nouveaux environnements, de nouveaux repères s'acquiert-elle également plus facilement lorsque l'enfant est jeune.

Un autre point ressort, en parallèle entre maltraitance et interactions verbales : c'est de la capacité que l'on a apprise et acquise de pouvoir comparer les choses les unes avec les autres que résulte la capacité de choisir. Or il semble également que l'une des implications du texte de Michèle Van Hooland est que la résilience résulte d'un choix effectué à un moment donné, d'une "révolte" plus ou moins réfléchie, mûrie ou consciente. La résilience s'inscrit comme résultat d'un processus qui se construit petit à petit et qui se déclare – au sens propre, par l'intermédiaire d'une parole résistante face à l'agresseur – lorsque le processus est abouti et que la parole de l'enfant parvient à trouver une stratégie que l'on pourrait dire "contre-performative". Cela n'est pas sans faire penser au sort jeté – par la parole maltraitante, qui paralyse, anéantit - contre lequel on s'efforce de trouver un "charme" - une autre parole, qui résiste - pour permettre la résilience.

Enfin, autre point qui semble particulièrement intéressant dans la perspective des interactions verbales, le texte de M. Van Hooland renvoie aussi au livre *Changements* de Watzlawick - l'un des auteurs cité en référence- qui expose quelques-uns des procédés fondamentaux mis en œuvre par l'école de Palo Alto et, en particulier, celui qui consiste à régler un problème en sortant du cadre de la pensée auquel nous sommes généralement habitués : pour rompre certains schémas de communication, il faut ainsi s'extraire de la binarité du rapport, prendre de la distance et aller, d'un point de vue géométrique, chercher la tierce solution à l'extérieur. Plus simplement, il s'agit d'insérer un point de vue tiers dans une relation binaire<sup>7</sup>. Aussi, on

---

<sup>7</sup> En l'occurrence, dans les anecdotes reportées dans ce livre, il s'agit toujours de la proposition faite par le thérapeute dans son passage à l'acte. Voir Watzlawick, P., Weakland, J., Fisch, R., *Changements. Paradoxes et psychothérapie*, Seuil, Paris, 1975, en particulier les trois premiers chapitres. Pour l'enfant, il s'agit de même d'une reconstruction du réel, "autre", en insérant un point de vue tiers dans cette situation binaire de face à face avec le maltraitant. Il s'agit donc bien de s'extraire, ou sortir de la réalité de l'adulte maltraitant en construisant sa propre réalité –voire en parvenant à l'imposer à l'adulte maltraitant- grâce à la mise en regard d'une tierce

peut déduire de la lecture du texte de M. Van Hooland que l'idée d'une psychosociolinguistique requiert la présence d'un tiers dans la communication - la partie "psycho" - qui joue un rôle mixte de réflecteur, mitigeur, mise à distance et objectivation par comparaison ; qui interroge du moins ce qui est *donné pour réel* par le locuteur à l'interlocuteur. Si l'on comprend la notion de sociolinguistique relativement à la dimension sociale, spatiale et temporelle, on peut comprendre alors la dimension "psycho" dans le sens d'une nécessaire présence médiatrice (physiquement présente ou non) entre les deux individus (maltraitant et maltraités) qui élaborent un type d'échange fonctionnant jusque-là en cercle binaire et fermé. C'est alors par l'introduction d'un autre regard (les « tuteurs de résilience » selon Boris Cyrulnik) que surgit progressivement le changement 1) dans la relation 2) dans l'échange - et il y a alors résilience. Cette idée est intéressante dans la mesure où elle réintroduit l'idée d'un triangle correspondant à la réalité pronominale et grammaticale ( je, tu, il/elle ) en redonnant une véritable place de personne au " il/elle ", alors que pour les interactions verbales, on s'attache(ait ?) essentiellement à la relation binaire, entre " je " et " tu " en traitant le " il " / " elle " comme une " non-personne<sup>8</sup> ". Il est probable qu'une telle perspective annonce un changement à l'œuvre en ce qui concerne les représentations de l'altérité *à travers de nouvelles formes d'interactions*<sup>9</sup>.

## CONCLUSIONS, QUESTIONS

Pour finir nous proposons diverses réflexions relatives aux difficultés posées par ce texte par rapport aux sciences du langage ainsi qu'une série de questions qui permettent d'évoquer une partie de nos réactions suscitées par le texte...

---

réalité, ou d'une seconde réalité si l'on présuppose que l'enfant, à l'origine, n'en n'a pas de vision propre, mais seulement celle de ses parents.

<sup>8</sup> Voir par exemple les analyses des pronoms selon la perspective énonciative, de D. Maingueneau, dans *L'énonciation en linguistique française*, Hachette, Paris, 1999, p.21-32.

<sup>9</sup> On peut remarquer à cet égard l'importance donnée ces dernières années au rôle (nouveau) du *médiateur*, du *négociateur*, qui apparaît dans la résolution non violente des conflits ; faut-il donc en déduire que la relation

- Tout d'abord, la question se pose du point de vue des sciences du langage, de savoir comment travailler avec ce **type de terrain** sur les plans déontologiques, méthodologiques. Il n'est certes pas envisageable de recueillir des corpus en situation authentique, aussi cela implique-t-il de travailler sur des récits d'adultes, et donc, à partir d'une mémoire restituée, des récits de vie. Par rapport à ce questionnement, certains concepts seraient à creuser comme la notion *d'historicité* telle qu'elle est présentée par Foucault par exemple<sup>10</sup>. Pour Foucault, tout discours est le résultat de la construction dans l'histoire des discours idéologiques, entre autres. Est-ce ce qui est en jeu dans la parole de l'adulte, ancien enfant maltraité ? En quoi les discours actuels sont-ils le résultat des discours antérieurs ? Est-ce ce que veut dire M. Van Hooland ? En même temps, il faut toujours interroger "l'histoire" pour comprendre les discours actuels : en ce sens la maltraitance semble être à "reconstruire". Il serait intéressant aussi de creuser la problématique de *l'injonction paradoxale* dans l'interaction verbale, et dans son lien avec la violence verbale à proprement parler.

- Par ailleurs, on distingue **trois temps** dans les moments d'études : le moment de la résilience (avec l'aide d'un tuteur éventuellement), le moment "post" la situation maltraitante (avec un tuteur éventuellement), puis de nouveau le sujet aux prises avec des interactions violentes. Si l'on s'appuie sur les récits de vie pour reconstituer ces trois phases, quels moments sont plutôt abordés dans les discours, quelles peuvent être les parts de la représentation et de la pratique ? Comment l'enquêteur co-produit-il les données ?

---

duelle, binaire et violente et que la paix vient de l'extérieur ? (schéma qui interroge tout autant l'idée du couple vs la famille avec un enfant, la trinité, les ONG, les casques bleus ?)

<sup>10</sup> *Personnellement je suis plutôt hanté par l'existence des discours, par le fait que des paroles ont eu lieu : ces événements ont fonctionné par rapport à leur situation originelle, ils ont laissé des traces derrière eux, ils subsistent et exercent, dans cette subsistance même à l'intérieur de l'histoire, un certain nombre de fonctions manifestes ou secrètes... mon objet n'est pas le langage mais l'archive, c'est-à-dire l'existence accumulée des discours* (Foucault, M., 2001, *Dits et écrits, 1954-1969*, I, Gallimard, p. 595).

- Autre point : la maltraitance est présentée comme un **traumatisme du “ langage ”** (p. 13/19) ?<sup>11</sup> Est-ce simplement parce que le langage est “ perversi ”, utilisé à des fins de traumatisme, décalé par rapport aux normes communicatives ?

- On peut essayer de comprendre dans quelle mesure on peut vraiment dire que “ l’enfant n’est pas reconnu comme **personne humaine** ” (p. 21). Est-ce qu’en effet les abuseurs ne s’attaquent pas aux enfants justement parce que ce sont des “ personnes humaines ” et reconnues comme telles, mais sans défense et totalement dépendantes, donc faciles à soumettre et abuser – au contraire des adultes “ grands et forts ” avec lesquels les abuseurs sont contraints de jouer le jeu social ? Pourrait-on parler chez l’abuseur d’une forme de délire maniaque de puissance qui se focalise sur l’enfant ? Ou encore d’une projection négative du moi, et en particulier pour les personnes/parents qui se détestent elles/eux-mêmes et n’ont aucune estime de soi (*self esteem*), d’une extériorisation de ce rejet sur l’enfant, enfant qui constitue une projection de soi, en plus petit, un miroir ?

- Autre question encore, quelle est la part de **langage dans la résilience** ? Le langage en est-il un élément comme le sont aussi certaines attitudes des tiers ou de l’adulte maltraitant ; est-il un pan constitutif des besoins fondamentaux, ou constitue-t-il en lui même la résilience dans son ensemble ?

- Derniers points que nous aimerions voir développés : la notion évoquée de AAA ainsi que celle de bonheur conversationnel. Est-ce la “ découverte ” d’une conversation dans la confiance ? Comment cette parole peut-elle émerger d’un point de vue interactionnel ? Et si elle ne le peut pas, dans quelle mesure le renversement éventuel des positions interactionnelles peut-il permettre la résilience ?

---

<sup>11</sup> D’après la démonstration, l’enfant n’est pas capable d’imputer sa souffrance à un usage perversi du langage, et c’est seulement le jour où il comprend, par comparaison, qu’il s’est trouvé confronté à une utilisation perversi du langage en tant que code social qu’il comprend que son rapport au langage est/a été traumatique. Avant cela, il me semble que le traumatisme vient précisément du fait que l’enfant ne comprenne pas pourquoi il souffre,

---

qu'il ne comprenne pas que cela vient d'une utilisation *non appropriée* du langage - puisqu'il pense que c'est là le seul modèle, tant qu'il n'a pas été confronté à un tiers, qui utilise le langage différemment.